

«Nier la biologie, c'est quitter la science pour la liturgie»

PROPOS RECUEILLIS PAR

Elisa Cauvin

LE FIGARO. - Votre ouvrage prend pour point de départ la censure dont l'un de vos cours, consacré à une approche biologique des questions de genre, a fait l'objet en 2022. Qu'est-ce que cet épisode révèle de l'état actuel du débat intellectuel et scientifique ?

PEGGY SASTRE. - Nous avons basculé dans une époque où l'université, censée être un sanctuaire de la liberté intellectuelle, s'est mise à confondre savoir et catéchisme. Notre cours n'a pas été contesté pour des erreurs factuelles, mais pour avoir osé rappeler que les hommes et les femmes ne sont pas des concepts interchangeables, et que la biologie, malgré tous les efforts rhétoriques pour l'effacer, reste une donnée de l'existence humaine. Le plus inquiétant, c'est que cette dérive ne vient pas seulement d'une minorité d'activistes, mais d'institutions qui, au lieu de protéger la liberté académique, vont la marchander contre un peu de paix sociale.

Si l'idéologie antiscience parvient à se faufiler jusqu'à l'université, c'est aussi parce que « certains chercheurs en arrivent à trahir la science », écrivez-vous. Quelle responsabilité porte la communauté scientifique dans la légitimation de ces dérives idéologiques ?

Une responsabilité immense. Parce que cette idéologie ne s'est pas imposée par effraction. Ce sont des chercheurs, des universitaires, des institutions qui lui ont ouvert la porte, autant par lâcheté que par opportunisme. On a laissé croire que la science pouvait être un instrument de validation morale - et non ce qu'elle est réellement : une méthode de connaissance fondée sur le doute et l'expérimentation. Les activistes suivent leur logique militante, mais ce sont les scientifiques qui, pour éviter le conflit, ont laissé s'installer le mensonge. Quand la peur de déplaire devient le premier moteur de la recherche, on n'est plus dans la science, mais dans la liturgie.

Votre démonstration renverse le mythe libéral selon lequel l'individu pourrait tout choisir librement, y compris sa nature profonde. En quoi cette illusion moderne d'autonomie absolue

est-elle source de souffrance psychique et de déséquilibres sociaux ?

De fait, cette idéologie du « *self made self* » - l'individu censé se fabriquer de toutes pièces - produit des existences épuisées. Parce qu'elle nie la part de contingence et de limites qui structure toute vie humaine, et qu'il n'y a rien de plus aliénant que de croire qu'on est libre de tout : c'est la manière la plus raffinée d'être esclave de soi-même. Ce mythe prolonge en fait la vieille promesse religieuse de la rédemption par la volonté, qui n'existe pas en dehors du corps, des gènes, du sexe, de la biologie. Vouloir le nier, c'est s'infliger une guerre civile intérieure.

Vous soulevez un paradoxe fascinant : plus une société s'enrichit et se libéralise, plus les différences comportementales entre hommes et femmes s'expriment. À l'aune de cette observation, comment expliquer l'entêtement des politiques publiques à vouloir corriger des écarts qui semblent témoigner d'une liberté réelle et non d'une contrainte sociale ?

C'est tout le drame d'un certain progressisme contemporain : il confond l'égalité des droits avec l'égalité des résultats. Comme si la justice consistait à obtenir la parité partout. Or, ce que montrent les données les plus robustes, les travaux pionniers de David Geary par exemple, c'est exactement l'inverse : plus les sociétés deviennent égalitaires, plus les hommes et les femmes font des choix différents. Et ce n'est pas le signe d'une oppression résiduelle, mais d'une variation naturelle des préférences, façonnée par des millions d'années d'évolution. C'est un constat qui met en rage une partie du discours politique et militant, car il contredit la promesse utopique d'une société où tout serait « réductible ». Admettre que les différences de comportement puissent avoir une base biologique, c'est ruiner tout un commerce idéologique fondé sur la « déconstruction » permanente. Et c'est aussi menacer un immense appareil bureaucratique qui vit de cette illusion : celui des « plans parité » et autres dispositifs destinés à corriger la nature. La différence n'est pas l'ennemi de l'égalité : elle en est la condition. Le rôle des politiques publiques devrait être de garantir l'accès à la liberté, pas d'en calibrer l'expression.

Vous plaidez pour que la psychologie évolutionnaire soit pleinement reconnue comme « matrice

explicative » des comportements humains.

Qu'apporte cette discipline controversée que les sciences sociales échouent à voir ?

Pourquoi dérange-t-elle ?

Elle rappelle ce que trop d'humains refusent obstinément : nous sommes des animaux. Même si nous avons inventé des concepts sublimes, comme la culture et la morale, nous restons des primates avec des instincts. La psychologie évolutionnaire est la tentative lucide d'expliquer nos comportements en fonction des pressions de sélection qui les ont façonnés. Elle apporte aux sciences humaines un socle pour comprendre pourquoi certains comportements sont universels - la préférence pour les partenaires jeunes ou riches, la hiérarchie sociale, la compétition intra-sexuelle -, alors que d'autres varient selon les contextes culturels. Mais elle dérange parce qu'elle s'oppose à un dogme : l'idée que toutes les différences ne seraient que le produit d'injustices sociales. Cela retire au militantisme une bonne partie de sa matière première.

En réaction à la vision purement culturaliste de certaines féministes, on a vu émerger, à droite, un biologiste tout aussi caricatural, incarné par des figures suivies comme Thais d'Escufon. Comment analysez-vous ce phénomène ?

Chaque excès produit son miroir. À force d'avoir nié la biologie, il était inévitable qu'on en fasse un fétiche. Quand une partie de la gauche a commencé à expliquer que tout n'était qu'« assignation », il était écrit qu'une partie de la droite allait répondre que tout est gène et hormone. Ce biologiste de revanche ne comprend pas la nature : il ne fait que prescrire un ordre moral qu'il habilite du mot « nature ». Ces discours se nourrissent du vide laissé par des sciences sociales idéologues : quand les chercheurs cessent de faire leur travail, d'autres s'en emparent avec des slogans. C'est la même paresse intellectuelle que chez les « déconstructeurs ». ■

■ **SEXE, SCIENCE & CENSURE**
De Peggy Sastre
et Leonardo Orlando,
Éditions de l'Observatoire,
250 p., 24 €.



PEGGY SASTRE

Dans « Sexe, science et censure », coécrit avec le chercheur Leonardo Orlando, l'essayiste alerte sur les dérives du militantisme dans la recherche scientifique. Selon elle, on a peu à peu laissé croire que la science pouvait être un « instrument de validation morale ».

